

IX

Aux fenêtres de la salle des officiers montait l'hymne :

Debout, les damnés de la terre,
Debout, les forçats de la faim !...

Tous tendirent l'oreille. Le chant prenait de la force en se rapprochant, et bientôt on aperçut la tête de la manifestation, sous les drapeaux rouges. La rue fut envahie par les ouvriers. Sur des pancartes, en lettres blanches :

*A bas la guerre !
A bas le capital !*

Vive la république fédérative socialiste universelle !

Le colonel Périélov s'était avancé vers la croisée et considérait fixement la « populace ».

— Voilà, grogna-t-il, allez-y donc, c'est ça... universelle !... Vous croyez qu'ils seront aussi bêtes que vous, là-bas...

Pétrov reconnut, sur le flanc droit de la colonne, Voronine qui, en capote de soldat et en casquette d'ouvrier, battait énergiquement la mesure et chantait. « Peut-être, pensa Pétrov, devrais-je me trouver avec eux ? C'est même sûr... Et j'ai repris, pourtant, ces épaulettes dorées, ces éperons... Ah ! soupira-t-il, Comment donc, quand donc, à la fin des fins, le capital sera-t-il détruit, quand aurons-nous la fraternité et l'égalité, si des gens comme nous, des gens conscients, restons ainsi cachés dans nos trous ?... »

Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge...

La sombre lave se déversait sans arrêt et ondulait. Un mauvais sourire déformait le visage de Périélov. Il regarda Pétrov comme si celui-ci était responsable de toute cette révolution.

— Voilà ce qu'on fabrique, citoyen de la république « égalitaire », citoyen Pétrov, dit-il, en s'éloignant de la fenêtre, et il y eut une flamme dans ses yeux. Admirez donc, admirez...

— Je ne vois rien de mauvais dans tout cela.

— Rien de mauvais ? s'exclama Périélov furieux. Si la populace ne comprend pas ce qu'elle fait, vous, vous êtes impardonnable de ne pas comprendre !

— Vous avez tort de penser que je ne comprends pas. J'espère que vous aussi savez d'où vient la révolution : on en a assez du tsar, comme vous l'avez vous-même entendu dire à notre général. Alors, à quoi bon ratiociner ?

Aucun des assistants ne les interrompait : on savait combien Périélov souffrait de tous ces événements ; et puis l'on pensait que Pétrov, qui habitait près du monde ouvrier, pourrait dire vers où se dirigeait ce tumultueux océan humain.

— Oui, Nicolas est le premier coupable, mais Michel ? murmura, songeur, le colonel.

— Ah ! M. le colonel, vous n'êtes donc pas encore dégoûté de ces catégories : des tsars... des esclaves... des princes... des moujiks... des barons... des ouvriers ?...

— Cela met de la variété dans l'existence, une beauté que vous n'êtes pas capable, je le vois, de saisir...

Pétrov sourit ironiquement.

— Vous aimez à plaisanter, M. le colonel. La beauté serait de coller des étiquettes sur les gens ! Nous sommes pourtant tous nés tout nus, et nous sommes tous égaux...

— Vous en parlez comme la foule, comme la canaille... Mais si vous aviez réfléchi, ne fût-ce qu'une fois, un peu sérieusement, à ce que c'est que la monarchie, si vous aviez vu de près le monde impérial, l'existence de la Cour, si vous connaissiez surtout les personnages « du sang », vous ne parleriez pas ainsi, j'en doute fort... Savez-vous ce que c'est que le tsar ? Pour vous, c'est un mortel comme les autres, parce que vous raisonnez, pardonnez-moi de vous le dire, bêtement... Mais ce n'est pas ça, pas ça du tout... Tenez, si l'on proclamait candidat au trône Rodzianko, pour moi, ce ne serait pas seulement ridicule, ce serait d'une insolence idiote !...

Pour le trône, il faut... Voyons, comment vous dire ?... Mais vous ne comprendrez pas... Il faut du sang impérial ! Ne riez pas, ne riez pas, je dis bien : du sang impérial !... Vous croyez que le sang ne diffère qu'entre les races ? Non, non, le sang n'est pas toujours le même entre blancs ! Parfaitement ! L'analyse chimique l'a prouvé. Et puis, il y a l'éducation, de génération en génération...

— Merci, colonel, pour la découverte. Mais c'est un peu vieux : nous sommes tous de la même pâte... nous sommes tous égaux et devrions vivre en frères !...

— Même avec ces charognes ? répliqua le colonel en hochant la tête vers la fenêtre. Avec cette charogne qui n'a pas besoin de tsar, et pas même de patrie ? Ça hurle « universelle », et ça ne voit pas que nous serons tous livrés à Guillaume... Et je devrais être d'accord avec eux ?

Le colonel s'agitait, et sa calvitie luisait quand il se balançait sous la lumière de la fenêtre. Une discussion si inattendue, et qui aurait été impossible dans ces murs huit jours auparavant, forçait tout le monde à abandonner les dossiers pour écouter.

Pétrov s'entêtait :

— Et ce serait très bien si nous avions une république universelle.

— Oui ! Universelle ? ça serait bien ? Ah, ah !...

Le colonel bouillonnait :

— Et si la civilisation est détruite, ça vous fera plaisir ?

— Où voyez-vous qu'on détruise la civilisation ?

— Où ça ?... Mais l'un ne va pas sans l'autre... Vous n'y avez pas pensé ? Lisez seulement Boisguillebert...

— Et vous, lisez donc du moins Bellamy : *Looking backwards*, répliqua Pétrov vexé.

— C'est... que diable !... C'est abominable ! intervint Koliénov en jetant sur Pétrov un regard furibond.

La discussion devint générale et chacun avait son idée à lui : l'un vantait le régime américain, l'autre la Constitution anglaise, l'autre la démocratie française. Il fallait faire un choix, et chaque opinion se défendait. Mais Périélov soupirait : il voyait que c'était, sans aucun doute, la mort pour ce régime russe qu'il aimait tant et qu'il avait dans le sang.

Quand le bruit se fut calmé, Pétrov poursuivit :

— En somme, ce mot d'ordre d'une « fédération uni-

verselle » devrait être bien accueilli de tous. « je m'étonne qu'il paraisse si épouvantable au colonel... »

Inspiré et transporté, Pétrov se mit à dépeindre les charmes de l'avenir, d'une existence où l'on ne connaîtrait plus de frontières entre Etats, où les hommes ne formeraient plus qu'une famille, où il n'y aurait plus de guerres...

— Mais permettez, s'écria le colonel qui ne pouvait en entendre davantage, comment donc le capital pourrait-il grandir et se développer ? Car enfin, il n'y aura plus aucune concurrence ?

— Au diable le capital !...

Tous restèrent stupéfaits, les yeux fixés sur Pétrov. Mais Périélov eut comme un soupir de soulagement :

— Ah ! enfin, nous y voilà... Du haut en bas, tous anarchistes !... C'est avec du monde comme ça, maintenant, que nous allons déguster la belle bouillie qu'on nous cuisine... Ainsi, d'après vous, le capital serait à envoyer au diable ?

— Et sans regret, soyez tranquille.

Périélov voulait, de ses yeux perçants, clouer Pétrov à la muraille :

— Et pour quoi, désormais, les gens travailleront-ils ? Le capital est le seul stimulant qui pousse les gens à travailler !... Ah ! enfants ! dit-il, d'un ton accentué. Qu'on cesse demain de payer le travail, et tout s'arrêtera. Enfants, enfants ! On devrait leur enfoncer dans la tête ces choses-là à coups de marteau...

— En quel temps vivons-nous ? dit le vieux Tchijikov, en dodelinant de la tête. C'est à y perdre l'esprit...

— Oui, à le perdre quand on en a un, remarqua féroce-ment Ghinsky. Nous sommes quelques-uns, avec vous, qui ne feraient pas mal de l'économiser...

Fédortchouk entra :

— Alors, partout des meetings ! Dans les autres divisions, c'est la même chose. Personne ne travaille. Et chez les commis... — ajouta-t-il en souriant, avec un geste de mépris — ...il faut les entendre !...

Enfin, le colonel Riks, homme conciliant et qui cherchait toujours des compromis, se décida à dire son mot. Il ne parlait jamais de politique ; aussi l'écouta-t-on avec la plus grande attention.

— Il me semble, dit-il, que le capital n'a rien à faire dans cette histoire. Ce qui serait raisonnable, voici : l'Etat

garantit à chacun un minimum, un coin pour se loger, la nourriture, le vêtement ; pour le surplus, aucune limitation, chacun pourrait acquérir tant qu'il voudrait des biens de ce monde... Qu'il n'y ait pas d'indigents, c'est l'essentiel : mais des riches, à volonté...

— Voilà, ça, c'est juste, s'écria Périélov tout heureux. Le capital doit se développer, comme le moyen le plus sérieux, le plus puissant et probablement le seul pour engager les gens au travail. Et pourtant, ce ne sont pas seulement des socialistes de toutes nuances, mais des socialistes à deux sous, comme ce monsieur, qui viennent beugler : « A bas le capital ! »

— Si vous ne possédiez pas, colonel, un petit domaine, de la rente des actions de Nobel, répartit Pétrov, vous ne vous occuperiez pas tant du capital.

Tous se mirent à parler ensemble ; Pétrov et Périélov se turent, réduits à la situation de simples solistes.

Et que ne disait-on pas du capital, dans ce babillage de concierges ! Koliénov était un des plus excités :

— J'ai lu, en personne, le professeur Tchouprov !...

Mais on n'écoula guère le disciple de Tchouprov, parce que Riks parlait encore et qu'on se tournait vers lui ; malheureusement il s'exprimait à voix si basse qu'on ne l'entendait pas. Pourtant, de toute évidence, on était surtout de l'avis de Périélov, qui triomphait ; ses petits yeux de rat luisaient d'un feu vainqueur sous ses épais sourcils gris. Il s'agitait sur sa chaise, son crâne chauve luisait.

— Bon, admettons une minute que je ne possède rien, que je sois un « prolétaire », pour ainsi dire, reprit le vieux colonel dès qu'il y eut un peu de silence.

Là, le sourire disparut sous ses moustaches hérissées, comme si ce qu'il venait de dire le rendait songeur.

— Bon, je suis un « prolétaire ». Je ne défendrai pas le capital, je raisonnerai, en toute impartialité. Voyons si le monde peut vivre sans capital et, par conséquent, sans capitalistes...

Riks sourit à son tour :

— Messieurs, n'oublions pas que le général nous a priés de travailler « avec zèle »...

— Travailler ? à quoi travailler maintenant, murmura Tchijikov avec un geste de découragement.

— Hé ! ne vous en faites pas, monsieur le colonel, c'est partout la même chose, déclara Fédortchouk.

— Donc, je vous le demande, le monde peut-il se passer de capital, et par conséquent de capitalistes ? Mais avant de répondre à cette question, considérons le rôle que joue le capital dans notre existence ?...

— Oh, oh ! Pavel Vassiliévitch voudrait-il nous faire une conférence ? dit en riant Ghinsky.

— Le capital tient à se défendre lui-même, insinua Pétrov. Allons, voyons, laissons parler M. le colonel...

— Que voyons-nous ? continuait Périélov. Ceci que, grâce au capital, ou plus exactement, par ce seul fait que les gens cherchent à se constituer un capital, ils ont réalisé, très rapidement des conquêtes extraordinaires sur les forces de la nature, dans la science, dans la technique, dans l'art et en général dans la culture. C'est là le fait incontestable ! Nous en avons pour preuve la civilisation, pour ainsi dire, le fait patent de la civilisation.

« ...Prenons le régime féodal : aurions-nous pu, sous ce régime, être les témoins de ce que nous voyons en régime capitaliste ? Voler par les airs, parler par radio, photographier à travers des murs ? Bien entendu, ce régime de sommeil perpétuel et de langueur, qui était celui de la féodalité, ne pouvait rien produire de pareil... Mais le socialisme ne peut pas en donner davantage, c'est un marécage, plein d'une vase incolore, dans laquelle vous entraînez le peuple !... »

Tchijikov leva vers Périélov son nez en pomme de terre et resta bouche bée, abasourdi par tant de sagesse, surtout venant d'un homme qui n'avait rien en somme d'extraordinaire. Et les yeux de Tchijikov disaient : « Ça, c'est un colonel ! Hein ? un professeur !... »

Riks, qui déjà fouillait ses papiers, regarda les causeurs, emportés dans leur discussion, et sourit en secouant la tête d'un air découragé.

— Nous ne conduisons pas le peuple vers un marécage, mais vers une vie plus légère, lumineuse, heureuse, répliqua Pétrov. Et les hommes doivent et peuvent connaître cette vie, s'ils le veulent, s'ils brisent les chaînes du capitalisme et de l'esclavage !...

— Vous, s'exclama Périélov, excusez-moi, mais, pour m'exprimer délicatement, vous ne comprenez rien à rien ! Les chaînes du capitalisme !... Quelles chaînes ? Ne voyez-

vous pas que la force persuasive du capital n'est pas une chaîne et que, pour parler comme vous, par images, c'est un escalier par lequel les gens s'élèvent de plus en plus ! C'est une échelle, vous dis-je ! Vers les sommets du bien-être, vers un bonheur inconnu... Vers des cimes d'où l'on peut parler par sans-fil, d'où l'on peut s'envoler et faire le tour de la terre... Vers des hauteurs où l'on connaît la beauté des femmes, et les arts, et toutes choses... A des altitudes où l'on trouve tout l'indispensable, non seulement pour les simples mortels, pour les masses, mais aussi pour le génie. Et vous voyez comment les hommes — et de quel enthousiasme ! — s'élancent sur cette échelle, et grimpent, et grimpent ! Admettons que beaucoup d'entre eux, la majorité, n'arriveront jamais au sommet, que l'on ne pourrait rabaisser, car les biens dont on y dispose sont limités... Admettons ! En revanche, ils auront travaillé toute leur vie, de tout leur cœur, ils auront construit, fabriqué, créé, inventé... d'une année à l'autre, ils auront amélioré l'existence, ils auront fait une culture ! Quel autre idéal voyez-vous, quel autre phare vers lequel tous les hommes pourraient se précipiter, marcher toute leur vie ? Il n'y a que le capital. Oui, que la cime reste inaccessible pour beaucoup d'entre eux ! Que la plupart s'attardent aux premiers échelons ! Quand ils mourront, ils n'auront pas remarqué que la vie est une vallée de larmes, ils auront lutté pour elle, dans leur élan vers cet idéal qui est, à vrai dire, bien modeste...

— Arrêtez, arrêtez ! s'écria Pétrov impatienté. Nous ne sommes pas des enfants et pas des moineaux, vous ne nous prendrez pas avec de la mie de pain... Vous dites : « une vallée de larmes »...

— Oui, « une vallée »...

— Mais pour les capitalistes, qui ont des téléphones, des autos, de belles femmes...

— Hé, hé ! il y en a de ces poules ! dit Koliénov en secouant la tête.

— Attendez, n'interrompez pas, capitaine, s'écria Tchikou.

— Et pour eux aussi, pour les capitalistes, déclara fortement Périélov, en détachant les mots, pour eux aussi, c'est une vallée de larmes ! Parfaitement ! Croyez-vous qu'on ait tort de dire : « L'or ne fait pas le bonheur » ? Oh ! comme je voudrais que tous ceux qui se jettent avidement vers Mam-

mon puissent un jour bâfrer à leur saoul et s'habiller à leur gré ! Ils verraient alors, ils verraient qu'en somme c'est bien peu de chose !... Ils en auraient bien vite assez de leur idéal... Et ce serait peut-être une telle déception...

— Pourtant, les bourgeois tiennent à leur capital ?

— Permettez, original que vous êtes... mais qu'arriverait-il, s'il en était autrement ? Alors, le retour à la sauvagerie ?

— Ainsi, d'après vous, les bourgeois remplissent une haute mission ? demanda Pétrov avec ironie.

— Parfaitement, vous l'avez dit ! répondit Périélov, tout content. Et il n'y a rien de drôle là-dedans. Ah ! vous voulez lâcher les chiens sur eux ! « Buveurs de sang », etc... Vous avez bien tort... Pensez un peu qu'en fin de compte un homme, quand bien même ce serait un capitaliste, ne peut manger et consommer plus qu'un autre. Vous ne lui ferez pas avaler d'un seul coup des kilos de beurre et il n'ira pas dépouiller son prochain pour se mettre un millier de costumes sur le dos... Alors ? pourquoi tant de haine ? Parce qu'un homme vit un peu mieux que moi, d'une existence plus belle ? A quoi voulez-vous en venir ? A le rendre aussi pauvre que la masse ? Est-ce bien ça ? Mais, dès lors, la masse sera-t-elle satisfaite ? La richesse des bourgeois suffira-t-elle aux besoins des masses ? Mais non ! C'est ridicule... Réfléchissez bien, et vous verrez que c'est une bêtise... Rappelez-vous les vaches maigres du Pharaon : après avoir mangé les vaches grasses, on ne s'en portait pas mieux... Au contraire, plus les capitalistes seront riches, plus la masse s'en trouvera bien... Elle montera derrière eux !...

Pétrov éclata de rire. Et tous, interloqués, les regardaient.

— Oui, oui, continuait Périélov. Vous riez, mais il n'y a rien de drôle dans ce que je dis. Voyez quelle est l'existence des capitalistes américains et de leurs ouvriers... de même qu'en Europe... et quelle différence ! Et croyez-vous que les rois du capital ne travaillent pas ? Oh ! Et comment ! Jour et nuit ! Et par quoi ont-ils commencé ? Ils ne pouvaient pas ne pas travailler ! Mais, grâce à eux, les ouvriers et les intellectuels ont tout leur content. Même en Europe... Voyez l'Angleterre... Les capitaux y sont énormes, et il y a chez eux de plus grandes satisfactions pour tous. C'est si simple, c'est si clair, que vos moutons de socialistes m'étonnent ! Fais

travailler ta cervelle, remue-toi, défends-toi. Si tu as du talent, profite-en ; si tu es lourd à la manœuvre, turbine !... Personne n'en est coupable devant toi : la nature a réparti inégalement les talents et les capacités, comme la force et la beauté...

Content de lui-même, Périélov se renversa sur le dossier de son fauteuil, considéra tous les assistants d'un regard vainqueur et ajouta :

— Il est temps, il est temps de comprendre que les capitalistes ne sont que les dirigeants responsables de l'industrie. Il faudrait pourtant bien diriger aussi l'industrie sous un régime socialiste ?

— Admirable, M. le colonel, c'est admirable. Vous êtes le digne fils des vôtres, le fidèle défenseur de votre dieu-capital, du veau d'or dont les travailleurs feront peut-être un jour des cuvettes pour les cabinets de toilette. Mais oui ! mais oui ! L'or ne vaut pas autre chose, croyez-moi !... Il faut que les hommes voient et comprennent que jadis, à cause de ce métal maudit, il y a eu trop de victimes et qu'on a fait trop de bêtises...

— Permettez... C'est de la fantaisie... Je vous parle de faits précis... déclara Périélov, en se hérissant.

— C'est bon ! Ecoutez. Je serai bref. Si vous considérez que le capital est bienfaisant et que ceux qu'il possède sont de grands missionnaires qui gouvernent cette « vallée de larmes », qui lui imposent le travail dans leurs propres nuits d'insomnie et même dans la douleur, dites-moi, ne serait-il pas plus raisonnable de renoncer à ce maître et de donner aux hommes la possibilité de disposer en commun de tous les biens ? Ne dit-on pas que deux avis valent mieux qu'un ? Dans quel but s'attachent-ils tant à l'argent et dévorent-ils non seulement les travailleurs, mais les moins riches de leurs confrères ? Pourquoi, diable, s'entêtent-ils à poursuivre cette chimère ?

— Pour réaliser des perfectionnements, à l'infini, répliqua Périélov.

— Mais puisque, d'après vous, ils sont les premiers à gémir du fardeau dont ils se sont chargés, du triste sort qu'ils se sont assignés, rétorqua Pétrov. Si vos arguments sont justes, les capitalistes auraient intérêt à soulager leurs épaules, en rejetant sur d'autres leurs peines et leurs soucis. Ils ne le font

pourtant pas. Oh ! et ils ne le feront jamais ! Il faudra qu'un jour on le leur prenne de force, cet or, et ils seront assez bêtes pour se faire tuer en essayant de le garder !

Périélov essaya d'ironiser :

— A quoi vous servirait-il ? Puisque vous voulez en faire des cuvettes !

— Oui, l'or en lui-même n'est pas très nécessaire ; c'est un métal comme un autre, mais ce métal maudit, élevé à cette hauteur, empêche les gens de vivre. Il menace à tout instant le travailleur. S'il n'existait pas, on pourrait moins besogner et l'on aurait plus de bien-être, on serait plus heureux ! On ne travaillerait que tout juste autant qu'il est nécessaire : peut-être cinq heures, peut-être deux heures par jour, et non pas au gré d'un porc quelconque, lourd de graisse...

«... En ce qui concerne ces porcs, qui ne consomment pas beaucoup à votre avis, mais qui, selon nous, bouffent beaucoup trop, s'ils pouvaient se rendre utiles, même à la tête d'une entreprise, nous les accepterions. Les travailleurs sauraient apprécier leur labeur et leur donner, croyez-moi, autant de beurre qu'ils en peuvent manger !... Il ne s'agit pas de cela... Les gens ne sont pas si naïfs, ni si mesquins... Ils ne leur ôteront pas le pain de la bouche... Bouffe toujours ! Mais tu ne goûteras plus du sang des hommes, tu ne les tourmenteras plus, tu ne les terroriseras plus, tu n'en feras plus des esclaves ! Et il ne te sera plus permis de les envoyer à la guerre, ni de verser le sang !... »

— Ah-ah ! intervint le colonel, nous y arrivons... C'était un peu haut ! Il a fallu y grimper par l'échelle ! Allez donc travailler sans arrêt, créer, inventer, lutter, rivaliser, gémir et prier, et, que vous soyez heureux ou malheureux, ce sera là toute la vie ! Voilà de belles perspectives, illimitées, pour la majorité des hommes !

— Tout cela est vieux, colonel, beaucoup trop vieux ! Nous ne sommes pas des moineaux, je vous l'ai déjà dit, pour nous laisser prendre à de la mie de pain... Il y a des bases scientifiques...

— Oh-oh ! s'exclama en ricanant Périélov, des bases scientifiques !... « Sci-en-ti-fi-ques » !... Tout simplement de la cupidité... Les voilà, les bases scientifiques !

— En tout cas, cette cupidité, comme vous dites, est moins grande que celle des capitalistes, répliqua Pétrov agacé.

— Et c'est cela qu'ils appellent de la « Science » ! déclara Périélov en se levant d'un air vainqueur. Au nom des sombres instincts d'une populace cupide, on en viendrait tous à se partager les biens de ce monde par petites portions égales... Une science !... Une science !... Qu'est-ce qu'elle peut nous donner, votre science, qu'est-ce qu'elle nous promet ? Une folle égalité et de l'ennui à en crever ! Il serait pourtant utile de remarquer que la nature nous a donné des physionomies qui ne sont pas tout à fait pareilles : les nez différent, les tailles ne sont pas les mêmes, nous ne sommes pas égaux ! Les uns sont faits pour être des esclaves, les autres pour planer dans l'idéal ! Vous n'avez rien à répliquer à ces faits incontestables ? Les uns font des découvertes, disciplinent la nature ; ils obligent par exemple la fée électricité à travailler pour les hommes, à les transporter ; d'autres ne sont capables que de digérer leur pain et de le transformer en fumier... Et vous voulez les comparer, les mettre à égalité ! Est-ce là de la justice, diable emporte ! si l'on partage entre tous les biens d'une manière uniforme ? Non, c'est de l'injustice, c'est une offense à l'élite, au petit nombre !...

— Vous m'attribuez des idées stupides ! s'écria Pétrov indigné. Je dis que les hommes ont tous également droit à la vie : cela ne signifie pas qu'il faudrait atteler Edison à la brouette avec le dernier des manœuvres ! Il faut que chacun ait la possibilité de se perfectionner, d'étudier, de développer ses capacités, de devenir meilleur et plus utile pour la société... Quand on aura manifesté son talent, on travaillera. Et la règle sera celle-ci : « A chacun selon ses capacités, ses besoins et ses mérites... »

— Enfin ! « A chacun selon ses mérites »... Ainsi, vous niez l'égalité ? Vous comprenez qu'en régime égalitaire, chacun n'aurait plus envie que de se coucher et de dormir...

— L'égalité absolue est, bien entendu, impossible. Ce serait trop étrange... Nous comprenons que les gens ne travailleront pas pour le seul plaisir de remplir leur devoir envers la société : il faut les encourager et accorder des distinctions à ceux qui le méritent...

— Mais quelle distinction, je vous prie ? rétorqua Périélov. Un capital, n'est-ce pas ?

— A quoi cela servirait-il ? Ce serait ridicule ! Puisque, avec de l'or, on ne pourrait rien acheter !

— Oh-oh ! s'écria Périélov en dodelinant de la tête,

Je ne puis pas en entendre davantage !... C'est le diable sait quoi !... Devinez ce que je voudrais, en ce moment !

— Quoi donc ?

— Vous ramasser tous, non pas pour vous punir, non pas ! Car vous pourriez garder cette contagion, croire toujours à votre paradis socialiste, à ce cauchemar ! Non, je vous mettrais tous ensemble, pour que vous ne puissiez plus troubler le monde, je vous établirais sur une terre pour vous seuls, dans un véritable Chanaan, tout ce qu'il y aurait de plus fertile, avec des rivières, des vergers... Je vous donnerais même, en supplément, toute la part de civilisation européenne qui vous reviendrait, pour que vous ne puissiez pas vous dire vexés ou offensés, ni prétendre qu'on vous a refusé quelque chose... Et je vous dirais : « Allez-y maintenant, organisez-le, votre paradis, et nous verrons ! » Mais, pour l'instant, ne dérangez pas les autres, ne venez pas jeter le trouble dans les esprits !...

— Et vous pensez que les socialistes ne parviendraient pas...

— Oh-oh ! Ce qui se produirait, vous ne vous le figurez pas, même en rêve... Tous vos plans s'en iraient à la mère du diable... Personne ne voudrait plus rien faire ! Au début encore, il y en aurait qui voudraient décider les autres à travailler ; mais comme tous rechigneraient, il faudrait employer le bâton... Et, même dans ce cas, il n'en sortirait rien... comme dans l'expérience de Robert Owen. Et c'est alors, c'est alors que vous vous mettriez à reconstituer, vous les socialistes, un bon petit capital !...

— Des blagues !... Des bêtises !... dit Pétrov en se détournant.

— Mais si, mais si, mon ami, vous seriez les premiers, vous les socialistes, à modeler de vos mains le capital !... Oh-oh ! Comme je voudrais vous y voir et vous montrer au reste du monde : voilà, dirais-je, la leçon ! Et qu'on n'entende plus, désormais, tous ces grincements de dents du peuple des manœuvres ! Croyez-moi, nous ne sommes pas aussi cruels que vous voulez bien nous représenter ! Nous avons raison de nous indigner de la révolution. Nous ne voulons pas que la civilisation soit détruite. Nous voulons le bien de tous, nous voulons construire... Vous, vous n'êtes faits que pour la destruction ! Vous êtes dans la mauvaise voie... Et je regrette, je regrette jusqu'au fond de l'âme que cette voie soit si séduisante

pour les masses !... Ah ! comme je voudrais vous y arracher tous et vous expédier, je le répète, dans un Chanaan quelconque !...

— Et croyez-moi, colonel, ceux qui resteraient avec vous, et vous-même, auriez bientôt fait de nous y rejoindre ! Nous pourrions vraiment établir le paradis sur la terre si nous n'étions entourés de tant de méchanceté, de malveillance, d'empêchements, si nous n'avions aussi des entraves parmi nous, si nous n'étions gênés par l'inconscience des masses... Vous autres capitalistes, vous seriez stupéfaits de ce que nous parviendrions, nous socialistes, à édifier !... Je vous dirai seulement que c'est vous qu'il conviendrait de séparer du peuple et d'expédier au loin, vers le Chanaan où vous prétendiez reléguer les travailleurs ! Voilà ce qui serait utile au peuple et instructif pour vous ! Et vous verriez l'ordre que saurait instituer le peuple chez lui, quand il serait débarrassé de vous ! Oh ! la volonté du peuple, sa liberté, l'utilité commune... comme tout cela est beau ! Peut-on comparer cela à la gloutonnerie d'une petite bande de capitalistes qui mangent de la chair humaine ?

*
**

Il fut un temps où le monde des officiers faisait tourner la tête aux jeunes filles, surtout en province.

Le tintement délicieux des éperons et les « moustaches noires » agitaient les jeunes cœurs, et la raison cédaient... L'« amour » ne paraissait agréable à la plupart des demoiselles que revêtu d'uniformes chamarrés et dans un certain décor. Parfois, des filles plus intelligentes que d'autres, disaient bien aux « civils » que l'extérieur, quoique attirant, n'est pas du tout un talisman, qu'il ne promet pas nécessairement une liaison profonde des âmes ; mais, dans leur for intérieur, elles étaient transportées plus ou moins par le charme romantique que promenaient ces jeunes gens, bruyants, hardis, adroits, pimpants sous leurs épaulettes d'or, avec tous leurs galons et leurs aiguillettes.

C'était aussi le faible de Tania.

Parmi ses admirateurs, elle comptait plusieurs étudiants et elle avait remarqué que l'un d'eux, mieux connu d'elle, était particulièrement gentil, spirituel, sérieux, qu'il l'aimait fortement ; elle aurait pu s'attacher à lui. Mais l'enchan-

ment dans lequel l'avaient jetée ses rencontres au bal avec Koliénov la désarmait : il lui semblait que ce joyeux et solide officier qui avait bavardé d'un ton si insouciant et avec tant d'à-propos, sous les lustres, pendant les danses, aurait pu lui donner un bonheur sans exemple, une merveilleuse vie au foyer ; elle le distinguait de tous les autres officiers, qu'elle jugeait grossiers et bornés pour la plupart, elle lui trouvait de l'esprit, et une âme profonde, délicate, elle lui attribuait des qualités qu'elle attendait de son futur mari.

Lorsque Koliénov était parti pour Piter, elle avait perdu d'un coup toute sa joie de vivre. Tant qu'il s'était trouvé à Riazan, la poursuivant d'assiduités et même de baisers, elle n'avait pas discerné en lui ce qu'elle croyait maintenant apercevoir de loin. Elle n'avait jamais rêvé à lui ; mais, à présent, c'était comme s'il avait emporté tout ce qu'elle pouvait attendre d'un homme. Et Riazan lui parut non seulement ennuyeux, mais détestable... Un monde vulgaire, médiocre en tout... Il n'y avait de vie réelle, jaillissante, que dans la capitale... Elle avait tenté de s'oublier, elle avait flirté avec d'autres officiers : ce n'était pas du tout la même chose : des goujats, des malotrus... Quant à l'étudiant, il l'intimidait : un bon jeune homme, plein de gentillesse ; si l'on commençait avec lui, cela deviendrait forcément sérieux... Capricieuse, nerveuse, elle se tourmentait, elle pensait que « sans lui », sans Koliénov, elle ne serait jamais heureuse. Et un jour, réfléchissant ainsi, elle lui écrivit encore une longue lettre.

*
**

« Pas une femme au monde n'est capable de résister à un homme vers lequel la porte son cœur. »

*
**

... Je me suis éprise de vous si ardemment, irrésistiblement, que cet amour m'a élevée, m'a emportée de ce monde de vulgarité et de ténèbres, bien loin, vers la lumière, vers le soleil, et m'a donné la foi en des choses pures et belles...

Vous êtes mon unique, mon bonheur, ma beauté, le sens de ma vie, vous remplissez toutes mes pensées, vous m'attirez par une force irrésistible et inconcevable... Non, vous ne me laisserez pas retomber sur cette terre misérable !...

Je vous aime de mon premier et dernier amour, car je ne suis capable d'aimer qu'une seule fois... Si, maintenant que je crois de nouveau aux affinités des âmes et à la beauté... Oh ! non, ne parlons pas de cela !... Je crois que vous êtes tel que vous a créé mon amour, que vous ont fait mon rêve et mes souffrances...

Me comprendras-tu et me pardonneras-tu le passé, ces soirées, ces bals ? Comprendrez-vous et aurez-vous pitié ?

La lettre de Tania laissa Koliénov désorienté : ce n'était pas le chemin qu'il suivait d'ordinaire pour avoir du succès auprès des femmes. Cette jeune fille ne ressemblait vraiment pas à toutes celles qu'il avait connues.

Rien ne vibra dans son âme en accord avec celle de Tania, il n'y avait pas en lui de cordes pour cela. Il comprit seulement qu'il manquait de ce « romantisme » dont elle était toute pleine. Cela lui causait comme un malaise. Cependant, l'amour-propre, faiblesse commune à tous les hommes et qui était particulièrement grande en Koliénov, l'aidera à croire qu'il saurait répondre comme il convenait à l'exaltation d'un jeune cœur. N'était-il pas capable de se conduire héroïquement ? Oui, il livrerait à ces jeunes mains sa vie, son cœur, son âme, et, sous les doigts de cette petite ondine aux yeux bleus tinterait la musique ensorcelante de la passion en lui. Oh ! il en serait grand ! Dans l'enchantement, ils se construiraient une vie toute neuve, jamais éprouvée... La révolution, puisqu'il y avait révolution, pouvait bien marcher... Qu'avait-il à faire d'elle quand une nouvelle étoile s'allumait dans son existence ? Chacun était bien libre de se remuer comme il l'entendait : qu'importait ! La grosse question pour lui était maintenant de décider ce qu'il ferait de sa femme et de son enfant. Le divorce ? Alors, céder Claudine à un autre ? Et son fils ? Quel recommencement ! Comment tout cela tournerait-il ? Tania ! Peut-être, avec elle, serait-il entièrement satisfait, — et il ne la tromperait jamais...

..

Fédortchouk se précipitait dans la salle, une feuille à la main :

— Messieurs les officiers, veuillez prendre connaissance : ordre n° 1...

— Voyons un peu... dit Périélov en tendant la main. Il lut en silence la ligne du titre. On l'entoura.

Mais il jeta la proclamation sur une chaise et se dirigea vers sa table. Ce fut Koliénov qui se chargea de lire à haute voix :

Ordre n° 1, le 1^{er} mars 1917. A la garnison de Pétrograd...

Tous se taisaient. Mais Périélov rompit le silence :

— Ecoutez et réfléchissez, messieurs les officiers, voyez ce que vous pouvez attendre de ce bon petit peuple !...

A tous les soldats de la garde, de l'armée, de l'artillerie et de la flotte, pour exécution immédiate, et aux ouvriers de Pétrograd, à titre d'information.

Le soviet des députés ouvriers et soldats a décidé :

1° Dans toutes les compagnies, dans les bataillons, régiments, parcs, batteries, escadrons et services divers des administrations de la guerre, ainsi que sur les vaisseaux de la flotte, des comités seront immédiatement élus parmi les simples soldats ou marins.

2° Dans toutes les formations militaires qui ne sont pas encore représentées au soviet des députés ouvriers et soldats, chaque compagnie élira, un député qui se présentera, muni de son mandat, à la Douma d'Etat, demain, 2 mars, à 10 heures du matin.

3° Dans tous ses actes politiques, l'élément militaire est subordonné au soviet des députés ouvriers et soldats, ainsi qu'à ses comités.

4° Les ordres et ordonnances de la commission militaire de la Douma d'Etat ne seront exécutoires qu'à condition de ne pas contrevenir aux ordres et décisions du soviet des députés ouvriers et soldats.

5° Tous armements, tels que mitrailleuses, automobiles blindées, etc., devront se trouver à la disposition et sous le contrôle des comités de compagnie et de bataillon, et ne devront être livrés en aucun cas aux officiers, même sur réquisition.

6° Dans le rang et en général dans le service, les soldats doivent observer la plus rigoureuse discipline militaire ; mais, en dehors du rang et du service, les soldats, dans leur existence privée, dans leurs actes de citoyens et dans leur vie politique doivent jouir exactement de tous les droits communs à tous les citoyens ; en dehors du service, le règlement prescrivant le salut militaire est aboli.

7° Est abolie également l'obligation de décliner, en parlant aux officiers, leurs titres : « Votre Excellence, Votre Noblesse », etc. ; la formule adoptée sera : « Monsieur le général, Monsieur le colonel », etc.

Il est interdit à tous les chefs et gradés de traiter grossièrement les soldats et notamment de les tutoyer ; toute infraction à cette règle et tous malentendus entre officiers et soldats seront portés par ces derniers à la connaissance des comités de compagnie.

« La présente ordonnance sera lue dans toutes les compagnies, dans les bataillons, régiments, équipages, batteries et autres formations de combat ou d'administration.

« Le soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd. »

La lecture achevée, Koliénov jeta la feuille sur la table et son visage se crispa ; il marmonna à travers ses dents :

— Les coquins !... La charogne !...

— C'est la fin de l'armée, gémit Périélov. Maintenant, c'est clair, nous sommes perdus, nous ne pouvons plus continuer la guerre...

Tous s'agitaient dans un brouhaha.

— Il paraît, dit Fédortchouk, que les soldats arrachent déjà leurs épaulettes aux officiers, dans la rue...

Périélov jeta un mauvais regard sur Pétrov :

— Ce ne sont que les fleurs, mais nous aurons les fruits... Attendez un peu, on vous demandera vos têtes, d'ici quelque temps...

— Ainsi, dans le cas où Gavrioukhine, par exemple, serait élu au comité, il est notre chef ? reprenait Koliénov, abasourdi. Je ne comprends pas...

— Mais oui...

— Canailles ! Vauriens !... murmurait Périélov, les yeux étincelants. Ce « bon petit peuple » va nous en faire voir !

— C'est épouvantable, épouvantable ! reprenait Tchijikov en secouant la tête.

Il leur fallut du temps pour se calmer. Riks lui-même s'était distrait de son travail et souriait, en lisant l'ordonnance, comme les grandes personnes quand elles lisent des lettres d'enfants.

Quand le silence se fut rétabli, Pétrov parla :

— A mon avis, cela n'a rien d'épouvantable. Cet acte exprime l'état d'esprit des masses, établit une certaine organisation, prévient l'anarchie dans laquelle on pourrait tomber, et servira à empêcher un massacre général des officiers... Il y a là, en quelque sorte, un exutoire...

Tous le regardèrent, et non pas seulement avec mépris : on tâchait de comprendre ce qu'il voulait dire.

— Vous avez tort de croire que l'armée ne peut être disciplinée, et donc capable de se battre, que sous la trique et les verges...

Des sourires ironiques accueillirent cette déclaration.

— Allons, voyons un peu, M. le fonctionnaire, racontez-nous ça, instruisez-nous, dites à messieurs les officiers de quelle manière on pourra continuer la guerre sans discipline !... s'écria Périélov, d'un ton perfide.

— Pourquoi sans discipline ? Je n'ai pas dit qu'on se passerait tout à fait de discipline...

— Ah, ah !... c'est ça, c'est ça...

— Il peut y avoir une discipline entre camarades, basée sur le sentiment du devoir...

Tous éclatèrent de gros rires.

— Oh-oh ! disait Périélov en se balançant sur son fauteuil, allez donc vous battre en compagnie de ces gens-là... Et qui est-ce qui nous dit ça ? Un fonctionnaire de l'armée ! Ah ! oui, le dicton est bien vrai : « Quand Jupiter veut châtier les gens, il commence par leur ôter la raison »... Mais c'est une abomination ! Non, ce ne sont pas des enfantillages, c'est de la folie, de la pure folie !...

— Permettez, dit Pétrov vexé. Ne voyez-vous pas comment les ouvriers se sont organisés ? Ils ont des centurions, dont les chefs ne sont pas terribles, et ils sont pourtant capables de marcher à la mort. Actuellement, même, certains éléments de la troupe se passent parfaitement d'officiers ; ils ont élu un chef parmi les leurs, dans le rang. Et il suffit que les gens prennent conscience de ...

Tous se mirent à parler ensemble, protestant, indignés de ce principe de l'élection du commandement... Quand le bruit se fut apaisé, Périélov, fixant sur Pétrov des yeux qui cherchaient à le pénétrer, comme un maître faisant la leçon à un écolier, proféra, parlant en quelque sorte au nom de tous :

— Donnez-moi une bonne *sotnia* d'Ossètes¹, et je vous montrerai ce que vaut votre discipline ! Vous ne pourriez pas rallier, je ne dis pas vos ouvriers, mais même vos soldats ! Ils se sauveraient à toutes jambes...

— Ce serait à voir, répliqua Pétrov.

— C'est tout vu. Donnez-moi une bonne, une bonne *sotnia*, et demain vous ne reconnaîtrez plus votre Pétrograd...

— Peut-être, colonel ; seulement il ne reste plus de

1. Peuple du Caucase, renommé pour sa bravoure et qui servit jadis trop fidèlement les tsars. — après avoir été brutalement asservi. (N. d. T.)

« bonne *sotnia* », et c'est là toute l'affaire... Il reste pourtant des chefs... Voilà votre discipline : du moment qu'elle n'existe plus chez vos hommes, tout est fini pour vous...

— Attendez, attendez pour vous vanter, dit Périélov en le menaçant du doigt : rira bien qui rira le dernier. On en trouvera une de *sotnia*, on vous trouvera même des régiments et des armées ! Attendez, mon cher ami, il est un peu trop tôt pour chanter victoire...

— Nous n'avons plus à attendre, dit Pétrov, nous touchons au but... C'est à vous d'espérer encore, si vous voulez... — Et, s'échauffant : — On nous a assez tourmentés, nous avons assez souffert, nous avons trop longtemps attendu la liberté ! A bas la guerre ! A bas la peine de mort ! On n'en veut plus, et nous parviendrons à nos fins ! Les luttes fratricides font horreur, elles sont contre nature, et l'homme saura se défaire de cette obligation. Assez de barbarie !...

Il était évident qu'en parlant ainsi Pétrov se donnait à lui-même plus d'émotion qu'à ses auditeurs. Il rougit, tandis que Périélov riait toujours. Les autres souriaient.

— Entendez-vous ça ? disait Périélov, en toussant à force de rire. Hein ? entendez-vous ça ? Non mais, quel gentil peuple ! Vrai Dieu, on n'aurait pas idée de pareilles calembredaines ! On n'y penserait pas... Mais, voilà, vous n'avez qu'à écouter... Cela tient du merveilleux !... Ce petit jeune homme doit marcher pourtant vers la trentaine, il est fonctionnaire à la Guerre, et écoutez-moi ça !... Seigneur ! Si l'on racontait pareille chose en Europe, personne ne voudrait y croire ! On dirait que ce sont les propos d'un gosse, ou d'un vieillard qui retombe en enfance... ou bien... d'un esprit pas très normal... Mais non : il est fonctionnaire à la Guerre !... Et voilà !... Ah ! bonne vieille Russie ! Elle commence à se montrer...

Périélov s'interrompt, il redevint sérieux, s'approcha de Pétrov, lui mit la main sur l'épaule et lui dit d'un ton cordial :

— Excusez-moi... Je ne vous connaissais pas tout à fait. Vous n'êtes pas méchant, je le sais, et ne vous offensez pas comme un enfant. Et eux non plus ne sont pas méchants¹. Excusez-moi. On ne doit pas trop se fâcher en vous écoutant. Mais, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire, et j'espère

1. Périélov affecte de l'indulgence pour les simples soldats. (N. d. T.)

qu'avec le temps vous reconnaîtrez que je ne m'étais pas trompé : il y a toujours eu des guerres et il y en aura toujours... Parce que... parce que les hommes sont avant tout des fauves... Mettons que quelques-uns d'entre eux soient des animaux domestiques ; mais les autres sont des bagnards de nature !... Vous comprenez ? Il y en a qui vocalisent comme le rossignol, et d'autres qui surinent... Cela n'a pas besoin d'être démontré : vous en voyez des exemples à chaque pas. Vous ne les voyez pas ? Tâchez donc de comprendre : si les gens étaient autres, ils n'auraient pas à mettre de serrures à leurs logements... Voilà... Et, comme les guerres sont inévitables, la peine de mort existera toujours. Et c'est pourquoi je ne me laisse pas prendre au miel de la parole socialiste ou pacifiste. Je sais ce qu'elle vaut. Je sais qu'il suffirait de donner le pouvoir à ces bavards, à ces pleurnicheurs, pour qu'ils nous montrent une billebaude à faire trembler la terre, à faire se hérissier les cheveux des sauvages !

Pétrov secoua légèrement la main, avec bonhomie :

— Calmez-vous, calmez-vous !...

Mais Périélov continuait :

— Oui, parfaitement... Non seulement ils ne supprimeront pas la peine de mort, mais ils ne prendront guère la peine de se demander s'il convient de fusiller tel ou tel !... Parfaitement... Nous autres, nous ne l'avons jamais appliquée nous-mêmes, la peine de mort, nous nous servions pour ça des mains de la populace... Mais si tout le pouvoir, maintenant, se trouve entre les mains de cette même populace ?... Ne savez-vous pas qu'elle aime à cogner, à tuer, et qu'elle tue de bon cœur ?

— C'est une noire calomnie, colonel ! dit Pétrov en se détournant.

Riks leva la tête, considéra les interlocuteurs et dit :

— Dans l'antiquité, les plus sages reconnaissaient que le peuple devrait être gouverné par des philosophes et des savants. Je pense que ce serait en effet le mieux : ils ont plus de noblesse ; l'humanité et la justice leur sont plus naturelles. La populace est grossière et cruelle et il y a, pour elle, peu de choses sacrées sur la terre... Elle n'apprécie que le pain... elle n'estime rien d'autre, parce qu'elle ne comprend pas la vie de ceux qui diffèrent d'elle....

— Non, non et non, il ne faut plus de peine de mort ni de guerres ! s'exclama Pétrov en frappant du poing sur

la table. Je ne serai jamais d'accord avec vous. Le peuple doit se gouverner lui-même comme il l'entend ; il élira des hommes dignes de confiance ; il n'est pas ennemi de lui-même...

— Dieu vous garde, dit en riant gentiment Périélov, personne ne vous force... La vie vous amènera à comprendre... J'ai déjà connu des originaux comme vous...

— Et moi, reprenait Pétrov, je sais, j'ai compris comment on pourrait mettre fin à toutes les guerres...

Il développa les idées qu'il avait exposées dans son projet, et qu'il avait gardées dans sa poche au lieu de les remettre au soviet.

Mais on ne l'écoutait plus : un jeune lieutenant-colonel d'artillerie qu'on ne connaissait pas venait d'entrer. Il salua Riks, talons joints, faisant tinter ses éperons, et se présenta comme désigné pour servir désormais à la 20^e division.

Personne, pas même Riks n'avait été averti de cette nomination. On apprit que le lieutenant-colonel Schott avait échappé à la mort en s'enfuyant d'un des forts de Cronstadt : les matelots avaient voulu le tuer. Il avait gagné Pétrograd et, le jour même, avait obtenu son « déplacement », c'est-à-dire qu'il s'était fait envoyer à la Direction principale. On avait eu l'idée, tout d'abord, de le mettre aux arrêts, pour le sauver, mais il avait refusé ce moyen de salut.

Il se présenta à tous, à tour de rôle, serrant les mains et faisant toujours sonner ses éperons ; chacun lui répondait dans le même cérémonial. Quand les présentations officielles furent terminées, on l'entoura et on le questionna sur ce qui se passait à Cronstadt. Il dut raconter sa fuite. Le récit fut effroyable : tout ce qu'on avait entendu dire des massacres d'officiers fut confirmé par lui ; presque tous les chefs avaient succombé, tués d'une manière ou d'une autre, jetés par les fenêtres... Une angoisse se dégageait, irrésistiblement, de cette histoire, et chacun en venait à se poser la même question : ne verrait-on pas la même chose à Piter ? Il suffisait en effet qu'un détachement quelconque commençât ! Si les soldats écoutaient les matelots, ce serait un carnage... Cependant, le lieutenant-colonel donnait de l'espoir, affirmant qu'à Piter on ne verrait rien de pareil : à Cronstadt, c'était compréhensible, le régime avait été terrible avant la révolution. Aux yeux d'un officier, un matelot n'était rien ; les chefs traitaient impitoyablement leurs inférieurs. Parler d'une discipline de

fer, c'était trop peu ; pour les hommes des équipages, c'était un supplice de tous les jours...

Pourtant, l'histoire de Schott montrait que, même parmi les plus furieux, il se trouvait des cœurs sensibles. Schott avait été sauvé par son ordonnance. Quand on vint chercher le lieutenant-colonel, le soldat le fit étendre sur son lit et se coucha lui-même sur lui, s'agrippant aux couvertures et suppliant ses camarades d'épargner Schott, jurant et pleurant, affirmant que l'officier s'était toujours montré bon, qu'il n'avait jamais maltraité les soldats et qu'il était malade... Il y eut comme un marchandage qui dura longtemps : les camarades de l'ordonnance l'obligèrent à découvrir Schott, ou plutôt l'arrachèrent de cette position, menacèrent de les jeter tous deux par la fenêtre avec le lit ; l'ordonnance pleurait toujours, et suppliait... On les laissa enfin : la troupe s'éloigna pour aller prendre conseil ailleurs ; pendant ce temps, l'officier s'était déguisé et avait pu disparaître...

Le récit de Schott fut interrompu par un planton qui parcourait les divisions, invitant les officiers à une assemblée générale dans laquelle on allait discuter l'ordre n° 1 et, à cette occasion, une question très grave posée par le commissaire désigné à la surveillance de la Direction. Les commis se réunissaient de leur côté pour élire leur comité. Ce fut tout un va-et-vient dans l'établissement.

La 20^e division se rendit à l'assemblée, comme les autres, en file indienne : en tête Riks, Koliénov et Schott. Comme ils approchaient de la grande salle, ils virent passer un inconnu, en civil : dès que l'homme fut assez loin, Fédortchouk murmura :

- Le commissaire.
- Qui ? qui ? demandait-on.
- Le commissaire.
- Non-on ?
- Il a l'air bien, sans blague...
- Un pékin...
- Une dégoutation !...
- Non, vrai, il n'est pas mal...

La salle était déjà pleine et, de tous côtés, les officiers se demandaient pourquoi on les avait convoqués. On apprit que le commissaire, tenant compte de l'ordre n° 1, et pour éviter des excès, avait proposé aux commis de formuler, par vote secret, leur confiance en leurs officiers, en éliminant

ceux qui ne leur conviendraient pas ; après le vote des inférieurs, les officiers devaient procéder eux-mêmes à une épuration dans leur milieu.

Le chahut était invraisemblable. Et, de tous côtés, partaient des cris d'indignation.

— Et le commissaire lui-même, où est-il ?

— Il est avec les commis, pour diriger leur assemblée !

— Alors, nous, on va se passer de lui ?

— On l'a prié de se retirer : notre réunion a lieu à huis clos, entre nous, sans commissaire ni commis...

— Très bien ! Ça n'en vaut que mieux !

En effet, avant l'ouverture de la séance, les portes furent fermées et l'on regarda s'il n'y avait pas d'intrus.

Un colonel présida, assisté d'un capitaine comme secrétaire. Du haut des murs, de majestueux portraits contemplaient l'assemblée, les effigies du général Kouropatkine et d'autres dignitaires ; du fond de la salle, Nicolas II semblait s'avancer sur un parquet en peinture, coiffé du petit bonnet de la garde, la main au sabre.

Mais personne déjà ne faisait plus attention à cette « Majesté » et la séance commença.

L'ordre n° 1 souleva d'unanimes et violentes protestations ; après une discussion bruyante, la résolution adoptée fut d'en réclamer l'abrogation, et de remonter au nouveau pouvoir que des décrets de ce genre constituaient une très grave menace pour le pays, en présence de l'ennemi extérieur comme aussi bien au point de vue du régime intérieur qui courait à la désorganisation et à l'anarchie. Au sujet des élections des officiers par les commis, le débat ne fut pas moins passionné.

— Est-il vraiment admissible qu'il dépende des commis de garder ou de révoquer les officiers de la Direction ? demandait-on, et l'on discutait si bruyamment qu'on empêchait les orateurs de parler.

Presque tous les orateurs se prononçaient contre le droit de suffrage des petits employés, estimant que cela était incompatible avec leur dignité d'officiers ; et l'unanimité semblait absolue sur la résolution, quand, tout-à-coup, Pétrov, qui s'était tu jusqu'alors, observant d'un œil sévère les discours, prit la parole.

— Messieurs les officiers et fonctionnaires, dit-il, d'une voix qui tremblait un peu et ses paupières battirent nerveuse-

ment, — l'accord qui semble s'être fait entre vous pourrait vous amener à résoudre de la mauvaise manière une importante question. J'ose vous avertir, messieurs les officiers et fonctionnaires, que les orateurs vous engagent dans la fausse route...

On s'emportait, on grondait tout autour de lui. Le colonel Périélov, profondément agité, tout pâle, se rapprocha de la table et s'appuya sur le dossier du fauteuil.

Le président réclama du silence. Pétrov recommença son discours de façon à amadouer l'assemblée.

— Je comprends, messieurs les officiers, que notre amour-propre soit profondément blessé... Pourtant il ne s'agit pas seulement d'amour-propre : il est question de régler les rapports entre les officiers et les commis. C'est une affaire sérieuse, c'est pour nous, je crois, un problème de vie ou de mort... C'est ainsi qu'il faut considérer les choses... Et si, en ce moment historique, nous savons faire preuve de conscience, si, au lieu de perdre le contrôle de nous-mêmes parce que notre amour-propre est blessé, nous cédon, au nom du bon sens, — bien des vies pourront être sauvées... Je vous invite à examiner l'affaire de plus près et à ne pas vous laisser entraîner à des résolutions hâtives...

...Notre amour-propre, loin d'en souffrir, y gagnera plutôt : en acceptant sans crainte cette élection par les commis, nous montrerons à tous que nous n'avons rien à nous reprocher et nous pourrons alors reprendre nos places en toute assurance, avec la conscience tranquille...

Quelques applaudissements, quelques cris éclatèrent : ces idées nouvelles ravivaient le débat.

— La parole est au colonel Périélov, déclara le président.

— Je ne parlerai pas longuement... Pour moi, l'affaire est claire ! Si je m'abaissais au point de permettre à des commis de juger de ma valeur, je m'approcherais d'une glace et je me cracherais à la figure...

Un tonnerre d'applaudissements couvrit les paroles du colonel ; l'immense majorité semblait de son côté.

Pétrov demanda de nouveau la parole et, le visage marbré de taches rouges, revint derrière Périélov.

— Messieurs, moi non plus, je ne vous retiendrai pas par un long discours... J'exprimerai seulement l'espoir que chacun de nous et, dans ce nombre, l'honorable colonel

Périélov, en se regardant dans la glace après l'élection, soit doublement satisfait : car chacun verra sur son visage non seulement le calme d'un homme assuré de son honneur et de sa vie, mais le contentement d'avoir été reconnu de bon gré par ses inférieurs comme un chef digne de la situation...

De nouveaux applaudissements éclatèrent, la discussion devint plus ardente : de nouveau orateurs se prononcèrent et l'on n'arrivait plus à comprendre quelle était l'opinion de la majorité. Deux groupes se formèrent ; quand on eut compté les suffrages, il se trouva qu'à une majorité de dix voix, l'assemblée acceptait de se soumettre au vote des commis.

**

Tandis qu'on discutait dans la salle des officiers, la réunion des commis était encore plus houleuse. Ceux des employés qui avait quelque ressentiment contre un chef réclamaient avec insistance le vote, bien que personne ne s'y opposât. On criait beaucoup.

— A bas les suppôts de Soukhomlinov !

— A mort, les suppôts ! hurlaient les patriotes.

— Ben quoi, est-ce qu'il n'y a pas de braves gens parmi eux ?

— Autant que tu voudras.

— Tenez, par exemple, chez nous, Pétrov, disait Gavrioukhine. C'est, on peut dire, un chic type...

— Mais Périélov ?

— Oh-oh ! celui-là, c'est une crapule !

— Aussi, maintenant, on va te l'envoyer...

— Faire f... C'est juste...

X

Voronine et Kouznetsov ne rentraient presque jamais à la maison. Kouznetsov courait en automobile, rapide comme le vent, les usines et les meetings. Or, il y avait chaque jour des réunions, non seulement dans toutes les entreprises, mais à tout carrefour des rues populeuses et même dans chaque coin de tramway. Ce pays qui s'était tu pendant des siècles s'enivrait maintenant de discours.

Quant à Voronine, il ne sortait guère du Palais de Tauride, où il y avait d'incessantes assemblées et conférences, jour et nuit. Voronine n'en manquait pas une. Il entendait parler de ce qui se passait en ville et il avait bien envie de parcourir lui-même les meetings, de voir et d'écouter, d'exulter avec la masse, mais, se disait-il, plus tard, plus tard ! Pour l'instant, il y avait mieux à faire. Car Nicolas n'avait pas encore signé son acte d'abdication. On serait probablement obligé de le renverser d'autorité, et il fallait pour cela l'attraper, l'arrêter, on ne savait où, quelque part à proximité du front. La monarchie ne se laissait pas faire si facilement. Certes, contre le tsar, se dressaient non seulement les ouvriers et les soldats, mais même les fonctionnaires et autre menue bourgeoisie ; cependant, il avait aussi des défenseurs qui veillaient : le général Ivanov marchait avec ses troupes sur Piter pour écraser la révolte ! De ce côté, il fallait avoir l'œil...

D'autre part, on devait mettre fin à la guerre ; on devait organiser une milice et des gardes domiciliaires contre les bandits qui commettaient des atrocités et jetaient la panique dans la population ; il fallait prévenir les pogromes, s'opposer à l'ivrognerie ; empêcher la masse de tomber dans

l'anarchie ; et surtout, ne pas laisser le pouvoir s'échapper des mains du prolétariat !

Déjà, en effet, les bourgeois essayaient de devenir les maîtres, se servant pour cela de la Douma, et les socialistes-révolutionnaires déclaraient sans équivoque que la révolution devait être bourgeoise ; or, ils étaient suivis par les masses ! Et les menchéviks marchaient avec eux, presque du même pas. Il fallait donc se trouver partout, et parler, et exiger l'établissement d'une république socialiste. Les fautes des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks pouvaient ruiner la grande cause. Il importait d'empêcher les masses de suivre aveuglément ce nouveau « tsar » de pacotille, la nouvelle idole, Kérénsky !

Et la voix de Voronine retentissait infatigablement dans les murs du Palais de Tauride. On le considérait comme une espèce de sauvage, qui mettait des dissonances dans la chorale harmonieuse de parfaits orateurs et qui n'avait aucune honte à lancer des appels évidemment inefficaces. On ne l'écoutait pas, on le sifflait, mais il tenait le coup : il exigeait que le pouvoir restât dans les mains des ouvriers insurgés. Succombant parfois au surmenage, il s'endormait dans le palais même, n'importe où, dans un fauteuil ou sur une table.

Mais un soir, ayant appris que les socialistes-révolutionnaires organisaient dans le local des cours féminins supérieurs, ruelle Tchernychevsky, une grande réunion de tous les paysans dispersés dans Piter, Voronine ne put y tenir et s'y rendit.

Il constata que les socialistes-révolutionnaires étaient parvenus, fort adroitement, à ramasser autour d'eux une multitude de gardiens de cour, de cuisinières, de calicots et de plumitifs, en leur promettant toutes les libertés possibles, en leur ouvrant des aperçus vertigineux, sous le drapeau de la révolution bourgeoise.

Le conférencier affirmait que les socialistes-révolutionnaires étaient soutenus par toute la classe paysanne ; les assistants se sentaient visiblement à l'aise, auprès d'hommes si intelligents et si dévoués, et saluaient par des cris d'enthousiasme, par des applaudissements sans fin, les paroles du conférencier.

Ensuite, un petit vieillard, un professeur, prit la parole. Il affirma que les socialistes-révolutionnaires ne représentaient pas encore tout à fait la classe paysanne ; que celle-ci n'avait

rien à faire ni à chercher dans les partis ; qu'elle devait constituer son parti à elle, qui serait le maître, puisque tout, maintenant, allait dépendre de la majorité du pays. Ce discours suscita tout autant d'applaudissements que celui du leader socialiste-révolutionnaire. On fit une ovation au vieux professeur quand il déclara qu'il était lui-même d'origine paysanne et qu'il était encore un illettré lorsque, âgé de vingt ans, il avait quitté son village pour venir à la ville.

Un autre vieillard, de la petite bourgeoisie, lui succéda à la tribune.

— J'arrive à l'instant, mes amis, du gouvernement de Simbirsk. Je ne pouvais pas croire que, chez vous, on en était arrivé là ! Dès que nous avons reçu le télégramme, je dis à mon compère, — le *staroste* est mon compère — : allons en ville, voir si c'est vrai ! Bon, on se prépare, on se met en route, dans ma voiture...

Il raconta, avec force détails, comment il avait gagné la ville prochaine, avec son compère, pour savoir la vérité, et comment, de là, il s'était rendu à Pétrograd. Il distillait sa petite histoire avec une lenteur insupportable, il remuait les mots comme des pavés ; et devant lui se tenait en silence une foule très attentive.

— Ah ! bonjour, s'écria Pétrov, joyeux d'apercevoir Voronine ; vous aviez complètement disparu...

— Ai-je du temps à perdre chez nous ? Tout le monde va bien ?

— Ça va.

— Dites-leur bonjour de ma part, reprit Voronine, et, quittant Pétrov, il essaya de s'ouvrir un passage vers la tribune.

Le bourgeois continuait à narrer son voyage, disait quelle joie il avait eue des événements... Pétrov soupira : « Comme ils sont ignorants de tout, ces paysans ! Vont-ils longtemps encore écouter ce brave homme ? » A la fin, il n'y put tenir et lança comme un claquement de fouet à travers le silence :

— Au fait ! Au fait !

Alors, tous les assistants hurlèrent, vociférèrent, si bien que le président eut grand mal à rétablir l'ordre. Il put enfin dire :

— La classe paysanne s'est tue pendant des siècles. Le parti des socialistes-révolutionnaires lui donne aujourd'hui la possibilité de s'exprimer. Si nos paysans ne sont pas encore

des orateurs, n'en soyez pas offusqués ; nous apprenons à parler... Et le parti des socialistes-révolutionnaires espère que ses membres, des paysans, apprendront non seulement à parler, mais à gouverner le pays !

Un tonnerre d'applaudissements couvrit les paroles du président. Le vieux bonhomme de Simbirsk riait, promenant son regard sur l'assemblée.

— Moi, à vrai dire, je n'ai plus rien à dire... J'ai seulement le cœur en joie, et alors je voulais... Je vois : on est tous maintenant des frères, et, ça ne serait-il que dans la vieillesse de mes jours, dire deux mots, la main sur le cœur...

— Parle, parle toujours ! Ça va !...

Encore des applaudissements. Mais le vieux rigole, secoue la tête et descend de la tribune.

Voronine y monta :

— Camarades ! Nous traversons un moment historique où toute notre attention doit se porter sur les affaires sociales. Nous ne devons pas nous gargariser de mots. Bien sûr, ce n'est pas mauvais de parler, mais il ne faut pas oublier les choses sérieuses. Au sujet de la terre, le premier orateur a longuement raisonné, mais vous a-t-il dit l'essentiel ? La terre au peuple a-t-il dit. Bien entendu, au peuple, mais quand cela ? Avant l'Assemblée constituante, dit-il. Mais quand donc se réunira la Constituante ? Personne n'en sait rien. Nous, parti des social-démocrates bolchéviks, nous déclarons qu'il n'y a aucune raison d'atermoyer ! Prenez la terre tout de suite ! Les propriétaires du diable, et la terre aux moujiks !...

Ce fut une levée de mains qui battirent en l'air, comme si tout un vol de pigeons remplissait la salle.

— Nous, bolchéviks, nous disons : Finie la guerre !

— C'est juste !

— C'est bien, ça !...

— Hourra !...

Le président rappelait à l'ordre la foule et l'orateur, les invitant à ne pas discuter de questions qui ne pouvaient être résolues avant l'Assemblée constituante.

— Eh bien ! selon nous, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! Sans quoi, vous verrez se faufiler au pouvoir les bourgeois, et ils sauront si bien vous tenir en laisse que la partie sera perdue pour nous tous.

— Mais Kérénsky ? dit le président, interrompant l'orateur.

— Quoi, Kérénsky ? qui est-il, celui-là ? Il est d'accord avec les bourgeois !

— A bas ! A bas !...

— Et qui c'est-il, les bolchéviks ?

— A bas !...

Voronine ne put en dire davantage. Le président prit la parole pour accuser les bolchéviks.

— Arrêtez, camarades ! Vous êtes partisans de Kérénsky ? Mais ce n'est pas un paysan...

— A la porte !

— A la porte !

Le président retira la parole à Voronine et prononça l'éloge du parti des socialistes-révolutionnaires, ainsi que de son leader, Kérénsky.

Voronine s'en alla du meeting sans aucun dépit, plutôt en vainqueur : « Que les socialistes-révolutionnaires triomphent aujourd'hui, s'ils veulent !... Nous, nous prendrons la terre et nous mettrons fin à la boucherie !... »

..

Il était hors de doute, pour tout le monde, que le règne de Nicolas II était fini et bien fini ; cependant, le tsar n'avait pas encore abdiqué et l'on attendait avec impatience de savoir quelle serait sa conduite. Peut-être trouverait-il, au front, des soldats fidèles et essayerait-il de rétablir son pouvoir par la force... Ou bien, agissant raisonnablement, pour la première fois de sa vie, évitant enfin toute effusion de sang, peut-être renoncerait-il au trône de bon gré...

D'après les bruits qui couraient, Rodzianko, président de la Douma d'Etat, invitait le tsar à céder ; l'empereur était également sollicité par d'autres représentants de la bourgeoisie. On pouvait espérer que le tsar serait renversé sans coup férir. Mais on disait aussi le contraire, et le public s'énervait, tantôt renonçant à compter sur le bon sens de Nicolas, tantôt se réjouissant quand on annonçait que l'empereur, arrêté par les hommes du front, s'était démis sous la menace des baïonnettes.

Périélov redoutait cette fin. Était-ce possible qu'il n'y eût plus de tsar en Russie ! Comment donc vivrait-on ? Et

quand la bonne apporta le numéro spécial d'un journal qui annonçait l'abdication. Périélov prit la feuille d'une main tremblante. A peine avait-il parcouru les énormes lettres du titre, annonçant en manchette l'événement, que ses yeux s'embaient ; et il s'effondra dans un fauteuil.

— Lis-moi ça, dit-il à travers ses larmes à sa femme, — moi, je ne peux pas...

Il se couvrit le visage de son mouchoir ; sa femme, en sanglotant, se mit à lire :

Quartier général
des armées

Au chef du grand état-major

« En ces jours de lutte contre l'ennemi extérieur qui, depuis près de trois ans, s'efforce d'asservir notre patrie, le Seigneur Dieu a voulu envoyer à la Russie une nouvelle et terrible épreuve. Les troubles intérieurs qui se sont produits parmi notre peuple menacent d'avoir des suites calamiteuses pour la conduite de cette guerre acharnée. Les destinées de la Russie, l'honneur de notre héroïque armée, le bien du peuple, tout l'avenir de notre chère patrie exigent que la guerre soit menée, coûte que coûte, jusqu'à la victoire finale. Notre cruel ennemi tend ses dernières forces et l'heure est proche où notre valeureuse armée, avec nos glorieux Alliés, pourra définitivement briser l'adversaire. En ces jours décisifs pour l'existence de la Russie, nous avons considéré, en conscience, comme de notre devoir de faciliter à notre peuple une union plus étroite et un resserrement de toutes les forces nationales pour hâter la victoire, et, en complet accord avec la Douma d'Etat, nous avons reconnu qu'il nous serait bon de renoncer au trône de l'Empire de Russie et de déposer le pouvoir suprême. Ne voulant pas nous séparer de notre fils affectionné, nous transmettons notre héritage à notre frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch, et nous le bénissons pour son avènement au trône de l'Empire de Russie. Nous laissons ce testament à notre frère de gouverner l'Etat en complète et inébranlable union avec les représentants du peuple dans les institutions législatives, d'après les principes qui seront établis par ces institutions, en s'y engageant par un serment inviolable. Au nom de notre patrie bien-aimée, nous appelons

tous les fidèles fils de ce pays à remplir leur devoir sacré devant la nation en obéissant au tsar, en ces temps de dures épreuves, et à l'aider, à conduire, conjointement avec les représentants du peuple, l'Empire de Russie, dans la voie de la victoire, de la prospérité et de la gloire. Que le Seigneur Dieu soit en aide à la Russie.

NICOLAS.

Pskov, le 2 mars, 15 heures 5, 1917.

Le Ministre de la Cour impériale, lieutenant-général
Comte FREDERIKS.

Périélov éclata en sanglots.

— Calme-toi, cher ami... Le trône, tu vois, passe en des mains plus sûres. Ne te chagrine donc pas !

..

Mais le trône ne devait pas revenir à Michel qui y renonça.

Quand les actes d'abdication de Nicolas et de renonciation au trône de Michel furent publiés, les journaux invitèrent les citoyens à maintenir le calme, ce que demandait lui-même Kérénsky.

— Nous ne sommes pas des esclaves révoltés, nous sommes des citoyens conscients et, par conséquent, nous nous en remettons, pour toutes les questions importantes, à l'Assemblée constituante.

..

A la Direction principale de l'Artillerie, la vie continuait, suivant son calme train coutumier. Après le vote des commis, deux ou trois colonels seulement durent quitter l'établissement et ils furent aussitôt placés ailleurs, à d'autres postes, dans Piter. Il n'y avait, pour brouiller les affaires, de temps à autre, que quelques fous de bolchéviks qui, dans leurs tracts, exigeaient une transformation radicale de tout le régime, et des anarchistes qui se conduisaient en sauvages, commettaient des actes stupides, s'emparaient, de leur propre chef, de locaux, d'imprimeries, de divers meubles. La hardiesse et l'insolence inouïe de ces gens étaient surprenantes et

répandaient parfois la terreur dans la population. Leurs mots d'ordre, dirigés contre toutes les assises et les lois de la propriété, de l'honneur et de la conscience, pouvaient entraîner une certaine populace famélique qui, déjà, se groupait et devenait menaçante. Il est vrai que ces « activistes », ces émeutiers indisciplinés étaient plus ou moins contenus, dans leurs actes de violence, par le nouveau pouvoir ; mais ils donnaient tout de même des inquiétudes constantes. Un excéntrique, le poète Khlebnikov, se déclara président du globe terrestre. C'était ridicule, mais significatif : on voyait à quel point les cerveaux étaient excités ; chacun avait son grain de folie...

A cette nouvelle, Pétrov se souvint de son projet de manifeste à tous les peuples, et il ne s'étonna pas d'apprendre qu'il y avait un président de l'univers... Evidemment, nombreux étaient en Russie ceux qui prétendaient maintenant soulever la terre entière...

Périélov se concentrait dans ses réflexions.

Pétrov, quand il voyait Voronine à la maison, lui disait :

— On ne peut pourtant pas faire toutes ces choses d'un seul coup ! Quand on aura élu les meilleurs hommes du pays, ils sauront apprécier toutes les situations et les modifier comme il convient. Il faut maintenant que tout se règle en bon ordre, dans le calme ; les entreprises de pillage et de spoliation ne peuvent que nous mener à l'anarchie et perdre la révolution. Il faut venir en aide au pouvoir, quand bien même, ce serait celui de la bourgeoisie, afin qu'il conduise le peuple jusqu'à l'assemblée constituante. Ce qui s'est toujours passé, dans les autres pays, c'est qu'on empêchait l'élite d'organiser l'existence, même quand cette élite avait été désignée par le peuple au suffrage direct, égalitaire et secret. Mais, chez nous, en Russie, il en sera différemment : la volonté de la majorité se reflètera, comme un visage dans un miroir, aux élections, et tous devront s'y soumettre...

— Non, camarade Pétrov, je vois que nos routes ne seront jamais les mêmes, nous n'avons rien à faire ensemble...

Et Voronine plantait là Pétrov.

Koliénov passait son temps chez la téléphoniste ; de plus, il avait écrit à Tania une lettre toute pleine de résolutions, se déclarant prêt à divorcer pour elle, dès qu'elle l'aurait rejoint à Piter, où il l'installerait dans un petit chez-eux. Cette lettre respirait la passion la plus vraie, elle était même

empreinte de jalousie à l'égard des quelques jeunes gens avec lesquels Tania avait flirté à Riazan, sous les yeux de Koliénov. Tout cela, sans doute, avait touché Tania jusqu'au fond de sa jeune âme et elle avait immédiatement répondu par une lettre enthousiaste qui s'achevait ainsi :

Pourquoi m'interrogez-vous sur ce *junke*, ce fonctionnaire du tribunal et enfin ce nigaud de lycéen ?

Vous ne comprendrez jamais combien vous m'avez fait mal par ces dernières questions... Vous vous convaincrez dans la suite que tout cela était un jeu...

Chassez donc les pensées noires et croyez que je suis à vous.

Je n'appartiendrai jamais à personne d'autre, non jamais !

TANIA.

..

Les prisons s'étaient ouvertes et l'on avait relâché, en même temps que les détenus politiques, des prisonniers de droit commun, des bandits qui commirent bientôt de sauvages agressions. Dans la même journée, dans une seule nuit, des assassinats étaient signalés à des endroits différents, la hardiesse des criminels était inouïe et la milice populaire, débordée, ne pouvait suffire à combattre le fléau. Les citoyens se lamentaient et soupiraient, regrettant les agents de police, puis ils songèrent à s'armer pour se défendre et, partout, aux portes des maisons, furent établis des postes de garde qui se relayaient. Les hommes se munissaient de fusils, de revolvers, prenaient les armes qu'on pouvait trouver dans la maison et parfois s'en procuraient à la milice. Dans certaines habitations où l'on se croyait particulièrement menacés, la garde durait de jour et de nuit et on ne laissait entrer les gens du dehors qu'après avoir vérifié leurs papiers. Cependant, dans la plupart des maisons, les postes de défense ne prenaient leur service que de neuf heures du soir à sept heures du matin. Il y avait plus d'agrément à faire la faction dans les confortables immeubles des beaux quartiers, qui généralement étaient défendus par une grille fermant la cour, comme par exemple chez Périélov ou chez Koliénov. L'entrée principale était verrouillée et deux ou trois citoyens se plaçaient près de la porte bâtarde, donnant sur la cour, pour accueillir les locataires attardés.

— Le beau plaisir de croquer le marmot toute la nuit à cause d'eux ! Le diable les emporte ! grognait Koliénov qui s'ennuyait, près de l'entrée, avec son compagnon d'infortune...

— Eh ! oui, il n'y a pas à dire : ça marchait beaucoup mieux quand on avait une police... Vous vous rappelez : un solide gaillard, à grosses moustaches, pas loin d'ici, au coin de la rue... Les filous, en l'apercevant, prenaient leurs jambes à leur cou et s'arrangeaient pour passer à un bon kilomètre de distance... Mais à présent !...

— C'est dégoûtant, continuait Koliénov. C'est le milicien maintenant qui se défile dès qu'il flaire le danger...

— A qui s'adresser, aujourd'hui ? Dans le temps, il suffisait de faire un signe : on vous empoignait le bonhomme par la peau du cou et on vous le secouait de manière à lui faire voir trente-six chandelles... Actuellement, tout va de travers... Aujourd'hui même, on a escroqué une cuisinière de ma connaissance... Eh bien, à qui se plaindre ?...

— A personne, reprenait Koliénov. Quand on a ça dans la main, — et il faisait briller son revolver, — on peut être relativement tranquille... Mais si ça vous manque, il n'y a qu'à s'en remettre à la grâce de Dieu... On reste en vie si on a de la chance ; sinon, dame !... En un mot, c'est le règne de la voyoucratie...

— Vous l'avez bien dit !

Quand la conversation tombait, l'ennui les prenait et les veilleurs allaient en long et en large près de la grille, prêtant l'oreille aux coups de feu qu'on entendait constamment dans la ville.

— Si ça dure, le temps, nom de nom ! Il n'est que minuit et demie...

— C'est assommant !...

— Pensez-vous que ça puisse continuer longtemps comme ça ?

— Peut-on savoir ? Quand nous nous serons tous entr'égorgés...

Les conversations de ce genre ne s'achevaient que vers une ou deux heures du matin, lorsque les rues commençaient à s'animer : en effet, des gens sortaient pour aller faire la queue aux portes des boulangeries ; toute la capitale était

de planton. Les veilleurs n'attendaient pas qu'on vînt les remplacer, ils allaient eux-mêmes réveiller les locataires dont c'était le tour : ils cognaient aux portes, ils grondaient, ils avaient bien du mal à tirer les gens du lit.

Il y avait du danger à surveiller les alentours de la maison isolée qu'habitait Pétrov et la veillée était pénible. Le cottage était situé au fond d'une pinède, à l'extrémité de Lesnoïé. Une trentaine de petite chalets à deux étages s'allongeaient en lignes droites sur les limites de la propriété et étaient séparés par une allée ; autour de chaque maisonnette, il n'y avait qu'une clôture de planches. C'étaient d'anciennes maisons de campagne qu'on avait aménagées pour y vivre à l'année : des sentiers rayonnaient dans tous les sens. Jadis, la propriété avait été close, mais, depuis, l'on avait brisé bien des planches de la palissade et l'on passait par les brèches pour aller se promener dans le bois.

Il aurait été bien inutile de faire faction devant la porte d'entrée. Il fallait aller et venir sans cesse, faire le tour de tous les chalets, de toutes les maisonnettes, écouter et guetter, dans d'épaisses ténèbres où ne perçait pas le moindre feu, pas la moindre lanterne. Quand on se trouvait à un bout de la propriété, on ne savait pas ce qui pouvait se passer à l'autre extrémité et l'on n'aurait rien entendu même si quelqu'un avait été égorgé. Au milieu de ces vastes espaces, il y avait un terrain vague, limité de deux côtés par des chalets inhabités, fort éloignés des autres. De nombreux locataires de l'endroit assuraient avoir entendu parfois, la nuit, les planchers grincer dans ces habitations désertes et même avoir vu des feux d'allumettes derrière les vitres noires. Sans aucun doute, des vagabonds venaient y passer la nuit. Dans la matinée ou dans la journée, on explorait ces chalets et on y trouvait des bouteilles vides, qui avaient contenu de l'esprit-de-vin... Un jour, vers huit heures du matin, des femmes virent sortir de là cinq hommes qui escaladèrent vivement la palissade et disparurent dans le bois. C'était donc là surtout qu'il fallait veiller toute la nuit.

En sortant de chez eux pour se plonger dans les ténèbres, les gardiens cherchaient à se ragaillardir :

— Alors, croyez-vous qu'ils viennent gîter ici toutes les fois ?

— Oh ! ce ne sont pas des imbéciles : on pourrait les

remarquer et les pincer... Ils doivent changer de local assez souvent...

— Qu'est-ce qu'ils ont à craindre, maintenant ? Si on les arrête, on aura vite fait de les relâcher...

— Oui, ça !... C'est malheureux tout de même...

— On voudrait voir pis qu'on n'y arriverait pas...

— Si on pouvait se dispenser de tourner autour de ces chalets-là...

— Justement... On ne voit rien de ce qui se passe là-dedans ; mais eux, ils peuvent parfaitement nous voir, et, si le cœur leur en dit, un coup de revolver... et c'est fait...

Quand ils approchent des chalets hantés, les gardiens se taisent et tâchent de passer inaperçus, comme des lièvres, et de filer plus loin.

— Bah ! du moment qu'ils se sont installés là, ils ne nous feront pas d'embêtements : qu'auraient-ils à y gagner ?...

Ceci était dit à voix haute par un gardien plus brave que les autres, dans l'intention de faire la leçon aux malandrins.

— Mais vous croyez qu'ils sont là ? chuchotait un autre.

— On ne sait pas, peut-être bien, reprenait tout doucement le premier.

— On devrait cadénasser et condamner définitivement ces maisons-là...

— Vous croyez qu'on n'y a pas pensé ? Plus d'une fois... On a cloué les portes, et comment ! Le lendemain matin, on les retrouvait ouvertes... Mieux vaut ne pas les exciter... Qu'ils entrent s'ils veulent...

— Mais si l'on s'adressait à la milice...

— Est-ce qu'on s'en soucie ?

— On enverrait une délégation par exemple...

— Et qu'est-ce qu'elle peut faire, la milice ? Dans toutes les cours, dans toutes les propriétés, c'est la même chose : elle ne peut tout de même pas se mettre en quatre...

— Vous savez qu'on dit qu'elle va s'installer bientôt dans notre rue, la milice, tout près de chez nous...

— Ça, c'est parfait, on respirera un peu...

— Oui, si peu qu'elle vaille, ce sera tout de même mieux...

En effet, la milice s'était établie depuis trois jours dans une maison voisine de celle de Pétrov et les habitants des

chalets, rassurés, dormirent d'un meilleur sommeil ; cependant le service de garde continuait.

On eut du mal à réveiller Pétrov, quand on vint le chercher à deux heures du matin pour lui faire prendre son tour jusqu'à huit heures. Mais c'était un progrès, car, la semaine précédente, il ne s'était même pas couché quand il était désigné pour aller en faction.

Trois hommes l'attendaient : la garde descendante, qui devait lui passer les armes, et un camarade qui allait veiller avec lui, un tout jeune gars, apprenti cordonnier, qui logeait dans la maisonnette la plus écartée.

— On va faire ça en conscience, dit Pétrov à son compagnon quand ils restèrent seuls. Nous passerons en revue toutes les habitations, et ensuite, nous prendrons la route du milieu et nous écouterons...

— A quoi ça servirait-il ? dit le petit gars. La garde a déjà passé une fois... Et puis, maintenant qu'on a la milice... Quel diable les amènerait par ici ? On fera mieux de prendre le milieu du chemin tout de suite.

— Si vous parliez un peu plus bas, vous savez bien que, la nuit, tout s'entend de loin : les voleurs pourraient connaître nos plans...

— Pensez-vous !... marmonna le gars.

Tout autour, c'étaient les ténèbres... A quelques pas, derrière une palissade, près de l'allée, sous les acacias, des gens semblaient attendre. Les deux gardiens croisèrent le fusil, prêts à tirer. Puis, ils crurent voir une forme qui sautait la palissade. Ils s'arrêtèrent, écoutèrent et, ayant attendu quelque temps, poursuivirent leur chemin dans l'obscurité, revinrent sur leurs pas... Tout était calme. Une lumière scintilla brièvement dans une des maisonnettes, des ombres se voyaient à la fenêtre. Les gardiens allèrent jeter un coup d'œil à la vitre, mais la lumière avait disparu et ils s'éloignèrent.

— Ça doit être déjà une heure avancée ? dit l'apprenti.

— Probablement...

— Vous n'avez pas de montre ?

— Si... mais à quoi bon regarder l'heure ? Mieux vaut patienter... Quand l'aube viendra, nous regarderons.

Ils frappèrent à une porte à claire-voie.

Ils interrogèrent les gens, examinèrent leurs papiers et constatèrent que tout était en règle... Cela leur avait fait passer le temps.

Ainsi, la nuit s'écoula, tranquillement : vers sept heures, il faisait déjà clair. Soudain, devant le commissariat de la milice, retentit un sifflet d'alerte auquel répondirent d'autres sifflets de divers points de la localité ; mais la milice continuait à donner l'alarme, appelant à l'aide.

Pétrov et l'apprenti y coururent. Devant le commissariat, il y avait un rassemblement de miliciens et de gardiens, en armes ; d'autres arrivaient en hâte.

— Quoi ? qu'est-ce qui est arrivé ?

— Le cordonnier est égorgé, avec toute sa famille...

Pétrov jeta un coup d'œil dans le poste.

Le savetier gisait sur le plancher, les bras étendus ; il avait en effet la gorge coupée, le cou inondé de sang qui formait des caillots noirs par terre. Sa blouse blanche, à pois, était crevée et du sang rougissait le trou. Ses yeux ouverts, comme s'ils vivaient encore, avaient une expression de terreur. Les bras, les mains étaient aussi couverts de blessures.

— Quand a-t-on fait ça ? Il y a longtemps ?

— Ils sont encore chauds...

— Ah ! les saligauds ! Mais qu'est-ce qu'ils allaient chercher chez lui ?

— Peut-être par vengeance ?...

— Mais les enfants, pourquoi les tuer ?

Non loin de la porte étaient étendues côte à côte la femme et la belle-sœur du mort, sanglantes toutes les deux, échevelées, la tête fracassée ; et près d'elles, cinq petits enfants, qui n'avaient pas l'air si meurtris, mais inertes, eux aussi, vêtus seulement de leur petite chemise, sauf l'aîné qui avait une vieille petite culotte bleue.

On s'exclamait, on soupirait, on s'indignait autour des cadavres.

La milice organisait une rafle dans Lesnoïé, avec l'aide des gardiens de maisons.

On sut alors que le cordonnier avait eu l'intention de regagner son village avec sa famille, pour y travailler la terre ; il venait de retirer de la banque d'Etat ses économies, environ mille roubles.

On procéda à l'enquête et à l'inventaire ; dans une petite boîte clouée avec des chevilles de bois, l'argent fut retrouvé.

Cependant, d'autres gardes venaient annoncer à la milice d'autres assassinats commis dans le voisinage.

Les bandits s'étaient attaqués à une maison isolée : ils l'avaient encerclée, avaient posté leurs sentinelles, puis exigé qu'on les laissât entrer ; comme les habitants refusaient, ils avaient enfoncé la porte du rez-de-chaussée, ils avaient tiré et tué immédiatement six personnes. Au vacarme, les locataires du premier s'étaient levés, mais nul d'entre eux n'avait osé descendre ; un homme seulement avait crié par le vasistas :

— Qu'est-ce que vous faites, coquins ? Je vais tirer !

Et une voix nonchalante lui avait tranquillement répliqué, du fond des ténèbres :

— Toi, ta gueule !... Sans ça, on va grimper chez vous...

Un coup de fusil avait été tiré sur le vasistas et les habitants du premier s'étaient tus.

Ils ne se décidèrent à descendre qu'au grand jour, quand les gardiens des maisons voisines procédaient aux premières constatations.

C'était un matin de brume et de gel. Le soleil s'était caché derrière un voile impénétrable et les gens paraissaient à se lever. L'un allait à son travail, l'autre à ses achats : les visages étaient renfrognés, moroses, verdâtres. Pétrov se sentait l'âme lourde ; il avait comme un pavé sur la poitrine, un poids dont il ne parvenait pas à se débarrasser ; silencieux, il tournait autour du poste, s'en éloignait, s'en rapprochait irrésistiblement et contemplait tantôt les yeux du savetier, figés dans l'horreur, tantôt les petits cadavres étalés dans le coin ; et une ride se dessina, pour la première fois, au front de Pétrov.

..

Il n'y avait pas eu d'explication entre lui et Koliénov, mais ils ne se saluaient plus quand ils se rencontraient au bureau. Pétrov ne cessait de penser à Claudine. Il se tourmentait, se demandant quel sentiment elle pouvait bien avoir pour lui et se reprochant de n'avoir pas éclairci leur situation réciproque. « Elle est seule : elle avait besoin de faire part à quelqu'un de ses idées, de causer un peu... Je me suis trouvé là... Et déjà, j'allais m'imaginer... Non, non, nous n'en sommes pas encore là... (il voulait dire : à l'amour). Un

simple flirt... Pourtant, si ?... Je lui dirai tout et... arrive que pourra ! Sera-t-elle étonnée ? Blessée, peut-être ? Non, non... Et après tout, qu'importe ! il faut agir ! Je ne peux pas vivre sans elle !... »

Il était incapable de travailler, songeant toujours à elle, tout en écoutant ce que l'on disait autour de lui des événements. Il regardait souvent sa montre, attendant avec impatience qu'il fût onze heures et demie pour se trouver juste à midi au Jardin d'Été, où elle viendrait avec le petit Vitia.

Riks autorisa volontiers Pétrov à s'absenter pour une heure ou deux, et celui-ci gagna le Quai des Français. Il marchait d'un pas rapide, sans remarquer les passants, sans un coup d'œil pour la Néva dont les courtes vagues battaient gaiement la berge de granit. Toutes ses pensées appartenaient à Claudine. « Serait-elle fidèle à sa promesse, viendrait-elle ? Oui, certainement ! » Il préparait alors ce qu'il voulait dire, il imaginait Claudine tout heureuse ; puis il lui semblait qu'il serait ridicule à se déclarer ; qu'elle ne lui avait donné aucun motif de parler d'un amour sérieux ; que tout cela n'était qu'un jeu de son imagination !

Il arriva ainsi, sans s'en douter, à l'entrée du jardin et là, il cessa de réfléchir. « Allons-y, tant pis, je suis prêt à tout ! » Il tourna vers la statue de Krylov. Près du monument, une nourrice et une dame avec ses enfants... Mais, de Claudine, point... Sur des bancs, là-bas, des gens... Il regarda sa montre : midi juste... Il se dirigea vers l'étang.

..

« Midi cinq, se dit Claudine qui regardait aussi sa montre quand elle entra dans le jardin. Y sera-t-il ? » Elle aussi s'avança vers la statue du fabuliste et laissant aller son fils jouer vers les autres enfants, avec sa petite pelle, elle prit place sur le banc. En regardant autour d'elle, elle aperçut Pétrov qui revenait de l'étang.

« Qu'est-ce qui va se passer ? » Son cœur battit quand la solide carrure de l'homme se détacha nettement sur le fond de neige.

« Claudine ! » Ce fut en lui un frisson.

Elle se leva pour aller à sa rencontre. Ses yeux s'étaient
... Elle ôta son gant et ses doigts fins, soyeux, bril-

lèrent de blancheur sous le caracul. Il la salua militairement, en faisant tinter ses éperons, puis se pencha vers la main qu'elle lui tendait, la prit des deux mains et y mit un baiser.

— Je suis en retard, dit-elle comme pour s'excuser ; et il n'y avait que de la joie dans ses yeux.

« En retard », avait-elle dit. Donc, « c'était bien un rendez-vous, et non pas une simple promenade... »

— Je suis heureux que vous soyez venue...

— Vous étiez au bureau ? Eh bien, comment... avec « lui » ?

— Nous ne nous saluons pas...

— C'est un homme odieux ! un cœur de pierre ! Quand vous êtes parti, il n'a plus dit un mot... Plus une parole, vous entendez ! Je pensais qu'il allait crier, tempêter... Allons donc par là, un peu plus loin... ajouta-t-elle, en jetant un regard sur les domestiques, les dames et les enfants qui se trouvaient près d'elle. — Vitia, viens mon chéri...

Sur le quai, le long du jardin, de riches traîneaux vernis, attelés de trotteurs, emportaient des personnages aux opulentes fourrures de castor et de caracul. Des autos grognaient et filaient. Le long du mur du jardin, sur le trottoir, les passants considéraient un instant la svelte Claudine et Pétrov qui s'avançaient à petits pas, les yeux dans les yeux, de l'autre côté du mur.

— Il est jaloux.

— Mais il n'a pas le droit de l'être, répondait Pétrov indigné.

— Et pourtant il exige que je lui sois fidèle. Et peut-être le serai-je toujours, malgré tout, comme la Tatiana de Pouchkine, si... Mais j'ai beaucoup réfléchi...

Pétrov lui serra fortement la main.

— Parfois, quand je sentais qu'il me trompait, l'idée m'est venue de descendre dans la rue et de me livrer au premier passant... Je me serais salie, je serais rentrée et je lui aurais dit : Voilà, maintenant, nous nous valons...

— Pour un être pareil... déchoir ! dit Pétrov en fronçant les sourcils.

— Qu'y faire ? Un homme bon, un véritable ami peut vous élever ; mais un vaurien plonge dans la boue la meilleure créature. Et vous savez... Allons par ici, — dit-elle, en lui serrant le bras et en l'entraînant vers un massif, — j'ai réfléchi plus d'une fois... et, il m'est arrivé de me prendre en

pitié, à en crier... C'est honteux à dire, mais on finit par se demander : pour qui me suis-je gardée ? Pour qui et pour quoi suis-je restée chaste ? Pour qu'il me salisse, tout en se disant qu'avec tant d'autres femmes, il en a une, la sienne, qui lui est fidèle ? L'a-t-il mérité ? Quel droit a-t-il donc sur moi ? Il a des relations avec tant d'autres femmes... Pour quoi me contenterais-je de lui seul ? Oui, c'est honteux à dire, mais je l'avoue, je me suis souvent posée cette question : ne serai-je donc qu'à lui, toute mon existence ?

— Mais si vous aviez un mari qui vous aime et qui vous soit absolument fidèle, penseriez-vous ainsi ?

— Oh ! certainement non. Je serais heureuse d'un unique amour. Mais vous, qu'en pensez-vous ? Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Et brusquement, hardiment, elle le dévisagea.

— Parce que je n'ai pas encore trouvé de fiancée...

— Quelle fiancée vous faut-il ? Bien sûr, une « honnête »... ?

Elle allait ajouter « jeune fille », mais elle se retint : elle avait peur de l'entendre dire « oui ».

— Il me semble que j'ai le droit d'y compter, répondit Pétrov, rapportant à elle, Claudine, « honnête femme », cette épithète.

Claudine avait mal compris et tout se voila dans son esprit. « Il rêve d'une jeune fille ! Comme je suis trompée, comme je me suis trompée !... Il voudrait donc que je ne sois pour lui qu'une maîtresse ! ». Cette pensée fulgura douloureusement dans sa tête, les larmes lui vinrent aux yeux, sa vue se brouilla. — « Mais je ne serai jamais la maîtresse de personne ! Je partirai, je vivrai seule !... » Elle trébucha et faillit se donner une entorse ; elle boita un peu. Pétrov la fit asseoir sur un banc et resta stupéfait de l'expression de douleur qu'elle avait.

— Vous êtes-vous fait si mal ?

— Oui, oui, c'est-à-dire... non ! Ne vous inquiétez pas ! Cela va passer...

Elle se frotta le pied, s'essuya les yeux et, reprenant possession d'elle-même, parut se calmer.

— Ça va mieux ?

— Merci. Oui, beaucoup mieux... Amenez-moi, s'il vous plaît, Vitia.

Pétrov alla chercher l'enfant ; il s'étonna de voir, sou-

dain, de la froideur et de la sévérité dans les traits de Claudine. Elle réfléchissait et semblait ne voir ni son fils, ni Pétrov.

— Qu'avez-vous donc ?

— Je me demandais pourquoi ma sœur ne vient pas me voir ; elle pourrait me consoler... Je lui ai écrit, voilà longtemps déjà, que... Mais, maintenant, je ne crois pas qu'elle puisse alléger ma situation...

— Ah ! si je pouvais !... Si vous aviez besoin...

Pétrov allait déclarer son amour, il y était bien résolu, mais il se tut brusquement : Claudine semblait irritée.

— Oui, si j'avais besoin de vous comme...

Elle n'acheva pas, elle ne voulut pas dire « d'un amant » ; elle se leva et se pencha vers son fils :

— Il serait temps de rentrer, je crois, Vitia ?

Pétrov sentait bien qu'un froid avait passé entre eux, qu'ils s'étaient éloignés l'un de l'autre comme jamais auparavant. Mais qu'y avait-il donc dans cette âme ? Ne l'aimait-elle pas ? Tout semblait brusquement assombri. La conversation n'allait plus. Ils échangèrent quelques paroles inutiles, sur le théâtre, sur le temps...

Pétrov accompagna la mère et le fils jusqu'au pont Troïtsky. En quittant Claudine, qui montait en traîneau, il lui baisa la main et s'en alla, droit devant lui, au hasard, tête baissée. Il se sentait l'âme lourde. Elle ne l'avait même pas invité à lui rendre visite ! Et puis, comment se présenterait-il chez elle, chez eux ? « Mais qu'est-ce qu'elle a ? Elle ne m'aime pas ! » Il n'arrivait pas à discerner ce qui les avait soudain séparés.

« Elle est bizarre... Quelle étrange femme ! Oui, comme on peut parfois se tromper ! »